

Cote 505

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

or



THEATRE
REVOLUTIONNAIRE

LIBRTE. EGALITE.
FRATERNITE

ARABELLE ET VASCOS;
OU
LES JACOBINS DE GOA;
DRAME LYRIQUE
EN TROIS ACTES;

*Représenté le 5 fructidor, l'an II de la République;
sur le théâtre de la rue Favart.*

Paroles du citoyen **LEBRUN-TOSSA.**

Musique du citoyen **LESUEUR.**

Grand Dieu ! n'entends-tu pas les cris de ces milliers
de victimes qui, plongées dans la tombe, semblent
soulever la terre qui les couvre, pour te demander
vengeance? ACTE III. SCENE V.

PRIX, 1 liv. 10 sols.

BIBLIOTHÈQUE
DE
SÉNAT.

A PARIS,

Chez la citoyenne **TOUBON**, Libraire, sous les
Galeries du Théâtre de la République, à côté du
passage vitré.

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

ARABELLE, jeune Indienne. La Cit. CRÉTU.
CYMBÉLINE, Indienne,
nourrice d'Arabelle. La Cit. DESBROSSES.
PHILIPPE, Gouverneur de Goa. Cit. CHENARD.
VASCOS, fils du Gouverneur. Cit. ELLEVIOT.
MENDOZA, Portugais, ami
de Vascos. Cit. SOLIÉ.
GOMEZ, Portugais, secrétaire
du Gouverneur. Cit. SAINT-AUBIN.
L'INQUISITEUR de Goa. Cit. CELLIER.
LE CHEF DES INDIENS. Cit. GRANGER.
JUAN, garde et affidé du Gouverneur. Cit. PAULIN.
MATAROS, assassin fanatique. Cit. FLEURIOT.
UN GARDE, parlant.
INDIENS.
PEUPLE.



La Scène est à Goa dans le Palais du Gouverneur.

ACTE I.
SCÈNE I.
GOMEZ, MENDOZA, VASCOS, PHILIPPE, JUAN, MATAROS, UN GARDE, UN PEUPLE.

ACTE II.
SCÈNE I.
GOMEZ, MENDOZA, VASCOS, PHILIPPE, JUAN, MATAROS, UN GARDE, UN PEUPLE.

ACTE III.
SCÈNE I.
GOMEZ, MENDOZA, VASCOS, PHILIPPE, JUAN, MATAROS, UN GARDE, UN PEUPLE.

ACTE IV.
SCÈNE I.
GOMEZ, MENDOZA, VASCOS, PHILIPPE, JUAN, MATAROS, UN GARDE, UN PEUPLE.

ACTE V.
SCÈNE I.
GOMEZ, MENDOZA, VASCOS, PHILIPPE, JUAN, MATAROS, UN GARDE, UN PEUPLE.

A U L E C T E U R .

METTRE sur la scène les jacobins de l'inquisition, c'est y mettre les jacobins de Paris, puisqu'il existe entr'eux la plus parfaite ressemblance. Le bienheureux *saint Dominique* faisait rôtir les gens pour la plus grande gloire de Dieu. *Billaud*, *Collot*, *Barrière* et consorts les égorgéient, par milliers, pour le plus grand bien de la France. Ce dernier a prétendu qu'*Arabelle* est un ouvrage criminel. Que n'ai-je préconisé son ingénieuse manière de battre monnaie sur toute la surface de la république, et l'*Anacréon* de la guillotine m'aurait flétri de son suffrage. Ce député n'est pas le seul qui se soit efforcé de proscrire mon opéra. Un de ses collègues qui vient de montrer, à Marseille, une tendre inclination pour les amis de la terreur, a eu le même projet. Après avoir fait agir, auprès des artistes du théâtre Favart, son beau-père, le comédien *Menier*, il leur écrivit lui-même, et la plupart de mes acteurs, malgré la déclaration du comité d'instruction publique, qui m'était favorable, malgré leur civisme bien prononcé, craignant que ma pièce ne devînt un sujet de discorde, jugèrent à propos de la suspendre. Ils l'ont enfin reprise et exécutée, aussi bien que le public devait l'attendre de leurs talens qu'on aime. C'est sur-tout l'énergie brûlante d'*Ellepiou* qui verse dans l'ame du spectateur l'horreur la plus profonde contre les *Dumas*, les *Cofinhal* du saint office. Je dois à la vérité de déclarer que cet acteur a lui-même improvisé l'idée sublime dont j'ai fait l'épigraphe de cet ouvrage.

Qu'il me soit permis de faire remarquer ici la lâcheté de plusieurs journalistes, qui, par amour ou par crainte des égorgeurs, n'ont pas dit un seul mot d'*Arabelle*. Ils ne motiveront point leur silence sur la faiblesse de cette production, puisqu'il est notoire que la plupart d'entr'eux, s'attachent de préférence à un mauvais écrivain, comme la gangrène aux plaies d'un malade. Au reste, je leur déclare que mon amour-propre est de si bonne composition, sur le mérite dramatique d'*Arabelle*, (qui a d'ailleurs, j'ose le croire, atteint son but moral) que je n'ai pas même pu m'offenser de la décision magistrale et tranchante de trois apprentifs folliculaires, qui rédigeant ou rédigeoient, du moins il y a quelques mois, un journal nommé, par dérision, *Journal de l'instruction publique*. Je regrette seulement que personne n'ait pu savoir de quels traits de génie et de goût, ces *aristarques nouveaux-nés* étayaient leur critique. Mais n'a-t-on pas dû s'indigner de voir ce triumvirat d'écrivassiers, formé dans les beaux jours du vandalisme, et sous les auspices de *Payan*, adresser, dans le même extrait qui me concerne, les inculpations les plus graves et les plus fausses, aux artistes du théâtre Favart, touchant leur moralité et leurs actions privées. Je sais que le mépris est presque toujours la seule réponse que l'on doive à la calomnie; cependant il est quelquefois à propos, pour l'intérêt commun, de signaler les calomnieurs, sur-tout lorsqu'étant encore imberbes, comme ceux dont je parle, ils peuvent exercer long-temps ce métier honorable: dixi.



ARABELLE ET VASCOS.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un jardin du Palais
du Gouverneur.*

SCENE PREMIERE.

GYMBELINE, seule, profondément rêveuse.

IL n'est donc aucun moyen d'arracher ma pauvre fille à ce fatal mariage !... oh ! oui , oui , elle est ma fille... Je défierais bien sa véritable mère , si elle vivait encore , de l'aimer plus que moi. Malheureuse Arabelle ! elle a vu son pays ravagé par les Portugais ; son père , le chef des Indiens , jété dans un cachot comme un vil criminel , et pour lui rendre la liberté , il faut qu'elle consente à épouser l'auteur de tous ses maux , le farouche-gouverneur de Goa. Son parti est pris , elle épouse le cruel Phi-

lippe, elle renonce à l'aimable, au vertueux Vascoz.
 Ah! si j'étais à la place de mon Arabelle... Je suis
 incapable de donner un mauvais conseil, mais, Dieu
 me le pardonne, je ne répondrais pas des événemens.

COUPLÉTS.

Malheur à l'amant imprudent,	Grille et cadénats, en ce cas.
S'il est notre époux, malgré nous.	Et soins vigilians, impuissans.
En vain il réclame	Comptant sur sa force
Sees droits absolus,	L'hymen nous unit,
Déplaire à sa femme,	L'amour nous divorce
C'est n'en avoir plus. <i>(bis.)</i>	Tout bas et sans bruit. <i>(bis.)</i>

Lorsqu'un mari vieux et gouteux,

Veut prendre l'essor, il a tort;

Il montre à l'épreuve

Son mince talent,

Et sa femme est veuve

Bien qu'il soit vivant. *(bis.)*

Quelqu'un paraît;.... c'est le père jacobin... O le
 vilain homme! il ne vient que pour épier les secrets de
 la maison, évitons sa rencontre.

SCÈNE II.

CYMBELINE, L'INQUISITEUR.

L'INQUISITEUR.

Où allez-vous donc, Cymbeline? vous me fuyez,
 je crois.

CYMBELINE.

Mes occupations m'appellent ailleurs, mille pardons.

L'INQUISITEUR.

Vos occupations! vous en avez donc beaucoup?

CYMBELINE. *à part.*
 J'en aurais bien plus, si je me mêlais, comme tant de gens, de celles des autres.

L'INQUISITEUR.

Deux mots.

Je suis pressée.

L'INQUISITEUR.

Ecoutez-moi ; j'ai toujours pris à vous le plus grand intérêt.

CYMBELINE, *à part.*

Je le vois venir, il veut me tromper.

L'INQUISITEUR.

Quand on conduisit ici, vous, la jeune Arabelle et plusieurs autres Indiennes captives, ce fut moi qui me chargeai du soin de vous faire connaître à vous, particulièrement, les saintes vérités de notre religion, et j'ai eu le bonheur de vous voir abjurer celle où vous étiez née.

CYMBELINE.

Qu'on change d'habit suivant les lieux et la saison, à la bonne heure, encore doit-on s'honorer de porter celui de son pays ; et certainement, ni Arabelle, ni moi, nous ne quitterons jamais le nôtre ; mais changer de religion... ce n'est pas, à coup sûr, ce que j'ai fait de mieux.

L'INQUISITEUR.

O ciel ! que dites-vous ?

CYMBELINE.

Quand on est méchant, il faut changer de conduite,

mais non de religion. Il s'en faut bien que ces pauvres Indiens que vous nommez des reproûvés, des barbares, soient aussi durs, aussi corrompus que vos catholiques. Je ne comprends rien à vos beaux raisonnemens, mais je crois, moi, que la religion des gens de bien est toujours la meilleure.

L'INQUISITEUR.

O ma sœur, quel blasphème!

CYMBELINE.

Qui bien fait, bien trouvera. Vous m'avez dit vous-même, que Dieu était le père commun de tous les hommes; or, un bon père aime également tous ses enfans.

L'INQUISITEUR.

Distinguons, distinguons... il ne faut pas confondre... Mais je me réserve de vous éclairer une autre fois, sur le point essentiel: parlons maintenant d'autre chose.

CYMBELINE, à part.

Mon salut n'est pas ce qui lui tient le plus à cœur.

L'INQUISITEUR.

Vous savez qu'Arabelle épouse demain le gouverneur.

CYMBELINE.

Vous le savez aussi?

L'INQUISITEUR.

Oui.

CYMBELINE.

Par conséquent, je ne puis vous l'apprendre... Votre servante.

L'INQUISITEUR.

Un instant, de grace.

CYMBELINE.

Eh bien ?

L'INQUISITEUR.

Je crains que ce mariage ne soit pas heureux, vu l'extrême disproportion de leur âge.

CYMBELINE.

Il m'est impossible de le savoir, je ne lis pas dans l'avenir.

L'INQUISITEUR.

On pourroit empêcher ces nœuds mal assortis, et je m'y emploierais volontiers, par intérêt pour Arabelle.

CYMBELINE, à part.

L'impôsteur !

L'INQUISITEUR.

Convenez qu'elle n'aime point Philippe, qu'elle a même de l'aversion pour lui.

CYMBELINE.

Elle n'a de l'aversion pour personne; il lui suffit de mépriser ceux qui sont méprisables.

L'INQUISITEUR.

Vous êtes sa meilleure amie; elle a dû vous confier qu'elle aimait le fils de Philippe, ce jeune Vasco qui, de son côté, l'aime aussi bien tendrement.

CYMBELINE.

Ce sont-là des secrets qu'une fille ne confie à personne.

L'INQUISITEUR.

Si j'étais bien sûr qu'ils s'aimassent, je parlerais, j'agis.

CYMBELINE, *à part.*

Où, pour leur nuire.

L'INQUISITEUR.

Ce jeune Vasco a tant de bonnes qualités!

CYMBELINE.

Eh bien, voyez les méchants... On répand que vous êtes son plus mortel ennemi.

L'INQUISITEUR.

Moi, son ennemi! et pourquoi le serais-je? C'est faux, très-faux, je l'aime plus, peut-être, que son père.

CYMBELINE.

Ce n'est pas beaucoup dire, son père le déteste.

L'INQUISITEUR.

Vous ne voulez donc rien m'avouer? Vous m'ôtez tout moyen de le servir.

CYMBELINE.

Ils vous en auront la même obligation. Je vois venir votre ami Gomez, il vous en dira sans doute davantage. Je vous laisse. (*Elle sort en haussant les épaules.*)

L'INQUISITEUR, *seul.*

Gomez, mon ami! Ah, j'ai trop de raison de le haïr; mais dissimulons tant qu'il pourra m'être utile.

SCENE III.

L'INQUISITEUR, GOMEZ.

L'INQUISITEUR, *allant au-devant de Gomez.*

Eh, bon jour, mon cher Gomez, mon digne ami.

GOMEZ.

Je vous cherchais.

L'INQUISITEUR.

Qu'avez-vous à m'apprendre ?

GOMEZ.

Continuons d'agir d'intelligence, et bientôt notre ennemi commun, le superbe Vascos, tombera dans l'abîme que nous creusons sous ses pas.

L'INQUISITEUR.

Je crains que son père ne nous oppose quelque obstacle.

GOMEZ.

Quel obstacle ?

L'INQUISITEUR.

Que sais-je ? la nature, la tendresse paternelle et autres niaiseries semblables.

GOMEZ.

Philippe n'aime que son autorité, et quoi qu'il soit le plus dissimulé des hommes, j'ai dès long-temps remarqué qu'il haïssait encore plus les vertus de son fils que ses vices : l'ambition le dévore ; faire du bruit est sa manie ; et pour aggrandir sa puissance, tous les moyens lui sont indifférens. Cet homme envieux et bizarre, craint, avec raison, que Vascos, qui doit lui succéder, ne l'efface un jour par des qualités réelles ; il craint de ne servir que d'ombre au tableau qu'en offrira l'histoire.

L'INQUISITEUR.

Eh bien, Gomez, puisque vous approchez souvent la personne du gouverneur, en qualité de premier secrétaire, que ne profitez-vous de cette haine secrète pour perdre notre ennemi. On assure que cette peuplade d'Indiens que Philippe a lui-même soumis à la domination portugaise, se montre impatiente du

joug. Les rebelles secondés , en secret , par Vascos ; ne veulent pas souffrir , parmi eux , le tribunal du saint-office : voilà , certes , un grief bien puissant à faire valloir contre lui.

GOMEZ.

Je sais même que les Indiens nous envoient des députés qui , peut-être , arriyeronr aujourd'hui. Leur intention est de demander Vascos , pour vice-gouverneur de leur province ; il faudra que Philippe s'explique par un refus. Son fils est violent , emporté... Je prévois quelque scène d'éclat dont nous pourrons tirer parti.

L'INQUISITEUR.

Dieu le veuille ! Ce serait fait de l'inquisition , si jamais Vascos était ici le maître.

GOMEZ.

Il ne le sera point.

L'INQUISITEUR.

Philippe le soupconne-t-il toujours d'aimer Arabelle et d'en être aimé ?

GOMEZ.

Plus que jamais.

L'INQUISITEUR.

Ayez bien soin d'aigrir sa jalousie.

GOMEZ.

Je lui ai persuadé que Mendoza , cet ardent ami de Vascos , et qu'Arabelle accueille avec tant de bonté , était l'agent secret de leur coupable intrigue.

L'INQUISITEUR.

Il Pa cru ?

GOMEZ.

Et je le crois aussi.

(11)

L'INQUISITEUR.

Comment ne l'a-t-il pas déjà sacrifié à sa vengeance ?

GOMEZ.

Apprenez....

L'INQUISITEUR.

Eh bien ?

GOMEZ.

Personne ici ne peut-il nous entendre ?

L'INQUISITEUR.

Non, non.

GOMEZ.

Apprenez . . . Je vais vous donner une grande preuve
de confiance.

L'INQUISITEUR.

Je suis incapable de la trahir.

D U O.

G O M E Z.

Mendoza cette nuit...

L'INQUISITEUR.

Cette nuit Mendoza

G O M E Z.

Ah ! du moins gardez le silence.

L'INQUISITEUR.

Je vous promets un éternel silence ;

Comptez, comptez sur ma prudence.

G O M E Z.

Ce soir, quand du palais il se retirera,

A son passage on l'attendra,

Près du jardin, sous le grand vestibule.

L'INQUISITEUR.

Est-il dévôt, est-il crédule,

Celui que vous chargez de ce coup important ?

L'homme que l'intérêt, que l'argent seul entraîne,

N'a bien souvent qu'une audace incertaine ;

Le fanatique agit plus sûrement.

(12)

GOMEZ.

Vous le verrez celui que ma prudence
Choisit pour ce coup important ;
Animez son bras , s'il balance ;
Par la religion , échauffez son esprit.

L'INQUISITEUR.

Fiez-vous à ma prudence ;
J'échaufferai son esprit.

ENSEMBLE.

Du doux espoir de la vengeance ,
Dès long-temps mon cœur se nourrit.
Oui, pour échauffer son esprit

De la religion j'emploierai
la puissance.
employez

GOMEZ.

Je vais à l'instant ordonner à cet homme de se rendre
chez vous.

L'INQUISITEUR.

Vous le pouvez ; je vais l'attendre. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

L'INQUISITEUR, *seul.*

JE me lie à ce Gomez que j'abhorre ... c'est lui qui
a causé le malheur de ma vie... Le désespoir m'a seul
fait revêtir ce froc odieux ! Affreuse jalousie , ton poi-
son me consume... Mais l'abîme où Gomez veut pré-
cipiter Mendoza et Vascos , ne pourroit-il donc pas
les engloutir tous les trois ?... Je dois parler au meur-
trier que Gomez a choisi... je sais en quel lieu , à
quelle heure il doit porter le coup fatal... Faisons en
sorte que Gomez périsse.. Oui, si la fortune me se-
conde....

SCENE V.

VASCOS, MENDOZA.

VASCOS, à Mendoza en entrant.

VOILA cet odieux inquisiteur ; son aspect me fatigue : ordonne-lui qu'il m'en délivre. (*Mendoza fait signe au moine, qui s'avance pour saluer, de s'éloigner.*) (*L'inquisiteur sort.*)

MENDOZA.

Quelque juste que soit l'horreur que cet homme vous inspire, il faudroit, peut-être, le ménager davantage.

VASCOS.

Point de ménagement avec les scélérats ; je n'en aurai jamais.

MENDOZA.

Vous savez que la vengeance de ces hommes-là...

VASCOS.

Il est moins affreux de l'éprouver, que de s'abaisser jusqu'à feindre avec eux.

MENDOZA.

Vos ennemis sont nombreux et puissans.

VASCOS.

Les lâches l'is savent tous que mon père m'abhorre.

MENDOZA.

Croyez du moins qu'il vous reste un ami véritable ; quel que soit votre sort, je le partagerai.

VASCOS.

Tout m'annonce qu'il sera déplorable.

MENDOZA.

Je vous aimerais moins, si vous étiez heureux.

(14)

Mais bientôt vous cesserez de répandre des larmes. Les Indiens vous appellent, partez ; montrez-vous dans leur pays, comme un dieu bienfaisant ; réparez les maux que leur a fait l'intolérance ; et contraignez Philippe à vous aimer, enfin à s'applaudir de vos succès.

V A S C O S.

Lui m'aimer ! lui s'applaudir de mes succès ! sa sombre politique s'en épouvanterait ; il me croit, comme lui, avide d'autorité, dévoré d'ambition. Non, non, ne pense pas qu'il consente jamais à m'envoyer chez les Indiens.

M E N D O Z A.

Arabelle doit elle-même, aujourd'hui, solliciter votre départ ; je suis sûr qu'elle l'obtiendra : imitez sa vertu et ne laissez point éclater une indigne faiblesse.

V A S C O S.

Quelle faiblesse peux-tu me reprocher ? N'étions-nous pas destinés l'un à l'autre ? Long-temps elle me fut promise, et mon âme, en la voyant, se livra toute entière au doux besoin d'aimer.

M E N D O Z A.

Pourquoi nourrir votre douleur de l'amertume d'un souvenir qu'il faudrait effacer ?

V A S C O S.

Tyran farouche, que ne me donnais-tu la mort avant de me ravir l'objet de ma tendresse ; sans pitié pour son fils, sans égards pour Arabelle, le barbare l'épouse, il devient à la fois son bourreau et le mien.

M E N D O Z A.

Vascos, vous oubliez que la nature imprime aux auteurs de nos jours, un caractère sacré. La piété filiale est, pour un cœur vertueux, le premier des devoirs.

A R I E T T E.

Quel que soit l'ordre sévère
 Qui puisse émaner d'un père,
 Un fils soumis l'attend avec respect.
 L'auteur de notre naissance,
 A sur nous tant de puissance
 Que nous devons trembler à son aspect.
 Il est toujours notre père,
 Nous lui devons le plus profond respect.

V A S C O S.

Je reçois cet avis avec reconnoissance ; il ma rendu bien malheureux ; n'importe, je ferai mes efforts pour ne point le haïr.

M E N D O Z A.

Vous avez, jusqu'à présent, alimenté vous-même, le feu qui vous consume ; soyez homme, enfin, et osez vous combattre : rendez, rendez cette lettre que je vous remis moi-même, il y a trois jours, de la part d'Arabelle.

V A S C O S.

Cruel ami, prétendrais-tu me l'arracher ?

M E N D O Z A.

Elle se repentit bientôt de vous l'avoir écrite, et cependant tout sembloit l'excuser. On venoit d'annoncer à Goa que vous aviez été renversé par un courrier fougueux, et si cruellement blessé, qu'il ne vous restait que peu d'instans à vivre. Sa douleur, son amour éclatèrent alors avec violence ; elle crut vous devoir, à votre dernière heure, l'aveu de sa tendresse.

V A S C O S.

Et si mes tristes jours ont été conservés, à qui faut-il l'attribuer ? C'est au bonheur d'avoir connu le secret d'Arabelle. Le voilà cet écrit bienfaisant, laissez-moi, laissez-moi le relire. (*Il le baise.*)

MENDOZA.

Vous irritez votre passion.

VASCOS.

Vois, mon ami, vois comme sa douleur peint ses
 verlus, autant que sa tendresse. (*Il lit.*)

- « Infortuné Vascos, hélas, c'en est donc fait !
 » Ah, du moins en mourant, emporte mon secret ;
 » Tu regnas constamment sur la triste Arabelle.
 » Va, malgré le tyran qui cause tous nos maux,
 » Je pourrai t'adorer sans être criminelle ;
 » Bientôt, tu peux en croire à ma douleur mortelle,
 » Nous serons réunis dans la nuit des tombeaux. »

MENDOZA.

Elle tremble, avec raison, que cet écrit ne de-
 vienne tôt ou tard funeste à tous les deux ! Ne peut-
 il pas tomber entre les maias de votre père ? ... J'en-
 tends quelqu'un porter ici ses pas.

VASCOS.

C'est Arabelle, sa fidelle amie, Cymbeline, l'ac-
 compagne.

SCENE VI.

LES MÊMES, ARABELLE, CYMBELINE.

ARABELLE.

Vous savez, Vascos, que des envoyés indiens vien-
 nent, aujourd'hui, reprocher à Philippe les maux de
 ma patrie. Des prêtres portugais ont juré sa ruine ;
 leur fanatisme immole, chaque jour, de nouvelles
 victimes. Le poignard d'une main, l'évangile de l'au-
 tre, ils forcent les enfans de Visnou d'embrasser une
 religion qui leur est odieuse. Devenez leur appui, dé-
 fendons

fendons ensemble la cause de la justice et de l'humanité.

V A S C O S.

Oui , je la défendrai , je remplirai un devoir cher à mon cœur ; je ferai plus encore , puisque vous l'ordonnez , j'aurai la force de m'éloigner de vous.

A R A B E L L E.

C'est votre propre gloire , c'est l'honneur qui l'ordonne , et l'amitié vous le conseille. Il faut nous séparer et sur-tout ne rien conserver qui puisse nourrir... Vous m'entendez ? ... Votre ami a dû , par mon ordre... réclamer....

V A S C O S.

Et vous m'avez cru capable d'obéir ! je sacrifierais l'unique prix d'un amour malheureux !... Il est là cet écrit consolateur , là , toujours là , et pour l'en arracher , il faut auparavant qu'on m'arrache la vie.

A R A B E L L E.

Voulez-vous donc faire dire qu'à l'instant même où j'allais m'unir au père , je jurais au fils un amour éternel ? Non , non , je sens qu'il faut à mon bonheur l'estime universelle. Pensez que cette lettre deviendrait désormais l'aliment criminel d'une passion que nous devons éteindre.

V A S C O S.

L'éteindre !

A R A B E L L E.

Oui , Vascos ; malheureux jusqu'à présent , tremblons de devenir coupables. Je me sacrifie , il est vrai , pour délivrer mon père , pour l'arracher de sa prison ; mais connaissez-vous un plus noble devoir ? en est-il un plus

sacré ? Ah ! quelque grand, que soit ce sacrifice , je le fais avec joie , au mortel respectable de qui je tiens la vie. Demain , il sera libre , demain je prononce à l'autel un serment auguste ; et désormais Philippe a le droit de prétendre , sinon à ma tendresse , du moins à ma vertu.

V A S C O S.

Et c'est pour lui , c'est pour Philippe que vous m'arrachez un gage précieux !

M E N D O Z A.

Vascos, l'honneur l'exige , il faut obéir à sa voix.

V A S C O S.

Ordonnez plutôt que je m'immole.

A R A B E L L E.

Non , c'est à moi qu'appartiennent tous les genres de sacrifices ; je cours me jeter aux pieds de votre père ; je ne vous accuserai point : c'est moi , lui dirai-je , qui nourrissais l'amour de votre fils ; je vous ai rendus odieux l'un à l'autre ; c'est Arabelle qui vous trahit , épargnez Vascos ; et sur moi seule tombe votre vengeance. (Elle va pour sortir.)

F I N A L E.

V A S C O S E T C Y M B E L I N E.

O ciel , ô ciel ! qu'allez-vous faire ?

Arrêtez , redoutez la fureur de ^{mon} père.
son

A R A B E L L E.

Je me dévoue à sa fureur ;
Vous avez l'un et l'autre empoisonné ma vie.

V A S C O S.

Le voilà cet écrit qu'Arabelle m'envie ,
Le voilà cet écrit qui consolait mon cœur.

ARABELLE.

Vous avez l'un et l'autre, etc.

VASCOS.

Il m'assuroit votre tendresse ;

Je le reçus avec ivresse

Et je le rends avec douleur. (Il rend l'écrit.)

CYMBELINE.

Hélas ! vous déchirez son ame,

Vous le livrez au désespoir.

MENDOZA.

De guérir l'ardeur qui l'enflamme

J'ai vainement conçu l'espoir.

ARABELLE.

Grand dieu qu'il en coûte à mon ame

Pour remplir un triste devoir !

VASCOS.

Impitoyable femme,

Etes-vous satisfaite enfin ?

Vous venez d'enfoncer un poignard dans mon sein.

ARABELLE.

Oubliez Arabelle,

En d'autres lieux, la gloire vous appelle ;

Que le bonheur accompagne vos pas.

VASCOS.

Le bonheur, le bonheur pour moi c'est le trépas.

Que ferai-je encor sur la terre ?

Malheureux par l'amour, odieux à mon père.

Consentir à la vie est un trop grand effort ;

Je ne veux que la mort.

MENDOZA ET ARABELLE.

CYMBELINE.

Quelle fureur, quel démon vous égare !

Tyran maudit, père barbare.

VASCOS.

Femme cruelle, ami barbare,

Laissez-moi terminer mon desin malheureux.

MENDOZA ET ARABELLE.

CYMBELINE.

S'il alloit terminer son destin malheureux,

L'amour eut fait le bonheur de tous deux.

V A S C O S.

C'est moi, c'est moi qui vais trouver mon père,
Contre son fils je saurai l'irriter.

Et puisse-t-il dans sa colère
Immoler un rival qui doit le détester.

A T R O I S.

V A S C O S.

Quel fureur, quel démon, etc.

Femme cruelle, ami barbare;

N'arrêtez point mes pas.

A R A B E L L E.

J'invoque le trépas.

Arrêtez; la force m'abandonne.

(Il veut sortir.)

C Y M B E L I N E.

Vous l'allez perdre sans retour;
Son cœur est déchiré par la crainte et l'amour.

V A S C O S. *Il revient.*)

Ah! parlez; dites-moi ce qu'Arabelle ordonne,
A vos genoux, je jure d'obéir.

A R A B E L L E.

Vivez, vivez, Arabelle l'ordonne.

V A S C O S.

Laissez-moi, laissez-moi mourir;
Ou bien si votre arrêt me condamne à la vie,
Rendez-moi l'écrit que j'envie,
Et d'où dépend tout mon bonheur.

C Y M B E L I N E.

A R A B E L L E.

Soyez sensible à sa douleur,
Rendez la paix à son âme attendrie.

Cruelle amant, cruelle amie,

V A S C O S.

M E N D O Z A.

Soyez sensible à ma douleur.
Cette lettre est pour moi le bien
suprême.

Contre l'amant qui la supplie,
Je n'ose, hélas! armer son cœur!

A R A B E L L E.

Vous triomphez de la tendre Arabelle,

E N S E M B L E.

V A S C O S.

C Y M B E L I N E.

Il m'est rendu, je le possède encor,
 Ce gage heureux d'un amour éternelle.
 Ah ! sur mon cœur tendre et fidèle
 Il restera jusqu'à la mort.

N'écoutez point un aveugle remord.
 Ah ! pour aimer on n'est point criminelle,
 Dieu, tu vois le cœur d'Arabelle ;
 Elle mérite un autre sort.

A R A B E L L E.

M E N D O Z A.

Sur ma vertu, l'amour l'emporte
 encore.
 Mais s'il est vrai que je sois criminelle,
 Frappe, grand dieu, frappe Arabelle.
 Je ne demande que la mort.

De l'amitié que peut le vain effort,
 Contre un amant tendre et fidèle,
 Témoia des combats d'Arabelle,
 Sans l'accuser, je plains son sort.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

*Le Théâtre représente un appartement, précédé
d'un large vestibule, ou d'une galerie.*

SCENE PREMIERE.

VASCOS, MENDOZA, LES ENVOYÉS
INDIENS.

VASCOS.

IL est donc vrai qu'à force de barbarie, on a contraint ces paisibles Indiens de reprendre les armes.

LE CHEF DES INDIENS.

Déjà même plus d'un combat s'est livré; le ciel, enfin, semble se déclarer pour nous.

VASCOS.

Le ciel ne laisse que trop souvent prospérer les méchants.

LE CHEF DES INDIENS.

Leur triomphe est de courte durée, sa vengeance les atteint tôt ou tard.

VASCOS.

Avec quelle joie Arabelle a dû vous revoir!

LE CHEF DES INDIENS.

Ses larmes ont coulé, en apprenant les maux qui désolent sa patrie.

VASCOS.

Elle peut bien plus que moi sur l'esprit de mon père!

LE CHEF DES INDIENS.

Voici l'heure et le lieu qu'il nous a désignés pour entendre nos plaintes; elle a promis de s'y rendre avec lui.

MENDOZA.

Je les vois, en effet, qui s'avancent.

VASCOS.

Voilà encore ce Gomez et ce moine hypocrite.

SCENE II.

LES MÊMES, PHILIPPE, ARABELLE, GOMEZ,
L'INQUISITEUR, CYMBELINE. (*Elle reste
au fond.*)

PHILIPPE.

J'APPROUVE, mon fils, le motif qui vous amène ici; croyez que, malgré leur égarement, ces Indiens trouveront en moi, plutôt un père qui pardonne qu'un juge qui punit.

MENDOZA.

Adieu, Vascos, je me retire.

PHILIPPE, *avec dissimulation.*

Restez, Mendoza, restez. Je présume digne de ma confiance, celui que mon fils honore de la sienne; Parlez, Indiens, qu'avez-vous à me dire?

LE CHEF DES INDIENS.

Nous venons te conjurer de rappeler du milieu de nous, tes agens oppresseurs et de nous accorder ton fils pour gouverneur. Les enfans de Visnou cultivoient en paix, leurs fertiles campagnes; riches des dons de la nature et ne composant tous qu'une même famille, nous n'avions ni maux à craindre, ni biens à désirer.

Ton roi nous étoit inconnu ; aucun de nous ne l'offensa jamais , et cependant il a porté dans ma patrie le meurtre et le carnage. Nos bras inhabiles à répandre le sang trahirent nos efforts , le vainqueur nous imposa des conditions que nous jurâmes de remplir ; et s'il est un seul Indien qui les ait violées , tombe sur nous votre vengeance. Pourquoi donc l'horrible persécution qu'on nous fait éprouver ? Tes prêtres nous forcent d'abjurer la croyance de nos aïeux ; des milliers de victimes sont tombées sous le poignard du fanatisme et des milliers sont menacées. Faut-il s'étonner que l'Indien se soulève et qu'il préfère à la religion que nous prêchent des hommes sanguinaires , celle qui ne prescrit que des vertus , la bonne foi , la douceur et l'humanité. On l'abuse , Philippe , en te persuadant que ce peuple ignorant sera bientôt soumis ; il vous surpasse en nombre , vous égale en courage , il s'aguerrit dans l'art affreux que vous nous apprenez. Echauffé par l'amour de la patrie , revolté par vos crimes , il fondra comme un torrent sur vos soldats qu'il ne redoute plus. Crois-tu , Philippe , que le serment d'un honteux esclavage , serment arraché par force aux peuples opprimés , doive enchaîner leurs bras ? Non , la nature imprima dans le cœur des humains leurs droits imprescriptibles , et quiconque a juré d'obéir aux tyrans , le parjure est pour lui le premier des devoirs.

PHILIPPE.

Audacieux Indien !

LE CHEF DES INDIENS.

Sois calme. Je te l'ai dit , chacun de nous a tenu sa parole.

G O M E Z.

On reproche aux Portugais une rigueur extrême ; mais on ne vous dit point à quel excès se sont portés les Indiens ; on ne vous dit point qu'ils ont égorgés , dans les ténèbres , plusieurs de nos soldats ; qu'ils ont osés vous accabler vous-même d'imprécations , et briser , dans tous les lieux publics , les armes portugaises. Prononcez maintenant , qui des auteurs de pareils attentats ou de ceux qui les ont réprimés , mérite ici votre colère.

V A S C O S.

C'est toi qui la mérite , toi qui trompes Philippe.

P H I L I P P E.

Vascos !

V A S C O S.

Oui , mon père , Gomez vous en impose. Ce sont les Portugais qui les premiers ont donné l'exemple de la férocité. Leur tyrannie seule a poussé au désespoir un peuple doux et paisible. Dis-nous , Gomez , ce qu'ont fait Manaar , Oudaour et tant d'autres ; que leur reproches-tu ?

G O M E Z.

D'avoir favorisé des rassemblemens séditieux et de correspondre avec le chef des revoltés.

V A S C O S.

Tu mens.

L E C H E F D E S I N D I E N S.

Ils ne sont point coupables ; s'ils l'étaient , on eût déjà produit la preuve de leurs crimes. Apprends , Philippe , qu'il en est un grand nombre envoyés à la mort , sans qu'on leur ait permis de se justifier : il en est qu'un seul mot de nos tyrans a fait périr dans les cachots.

VASCOS.

Les voilà donc les Portugais vertueux de qui Gomez prend la défense ! Les bourreaux des Indiens sont bien dignes d'un pareil apologiste.

PHILIPPE.

On ne pourra me dérober la vérité ; quels que soient les coupables, je saurai les punir.

L'INQUISITEUR, à Philippe.

Vous avez conquis aux Portugais de nouveaux peuples. Rome et Lisbonne veulent que vous employez la force, s'il le faut, pour établir au milieu d'eux, le saint tribunal, auquel Dieu même a confié le dépôt sacré de la foi catholique.

VASCOS.

Tu le blasphèmes ce dieu de clémence et de paix, quand ta bouche nous commande le meurtre : si ta religion t'ordonne de tyranniser l'homme, elle est absurde, elle est atroce ; la raison, l'humanité l'abjurent.

ARABELLE.

Que vos prêtres nous montrent, par leurs vertus, que leur religion rend les hommes meilleurs, et ma patrie entière va l'adopter avec transport.

PHILIPPE. (Il se lève.)

Allez, Indiens, retournez vers ceux qui vous envoient ; et dites leur qu'avant d'implorer ma clémence, il faut qu'on soit rentré dans l'ordre. Je ne dois point confier à la jeunesse de mon fils le soin de vous pacifier ; mais j'irai bientôt moi-même me montrer aux rebelles, et je pourrai permettre que Vascos m'accompagne.

ARABELLE.

A combien de victimes le moindre retard peut devenir funeste ! Entendez leurs cris de désespoir ; voyez-les aux portes du tombeau. Souffrez que Vascos vous devance et vous annonce aux Indiens ; il leur fera chérir et respecter vos loix.

VASCOS.

Je promets de les ramener tous , sans déployer l'appareil des supplices.

PHILIPPE.

Il est quelquefois nécessaire d'en imposer par la terreur.

LE CHEF DES INDIENS.

La terreur est l'arme des tyrans ; elle peut bien comprimer un instant l'énergie du peuple , mais jamais la détruire. Les loix , la justice , voilà les fondemens d'un gouvernement sage et du bonheur public. Accordez-nous votre fils , nous l'estimons , nous le chérissons tous.

ARABELLE.

Permettez son départ , il justifiera leur confiance et la vôtre.

PHILIPPE.

Je n'abandonne point au hasard d'aussi grands intérêts.

VASCOS , *s'avancant vers Philippe.*

Vous aimez mieux qu'on vous accuse d'avoir laissé répandre le sang de l'innocence.

CHANT.

PHILIPPE.

Audacieux , redoutez mon courroux ;

Je punirai cet excès d'insolence.

MENDOZA , à *Vascos*. ARABELLE , à *Philippe*.
Modérez-vous; que faites vous ? | Ah! calmez , calmez ce courroux
Ne provoquez point sa vengeance. | J'implore , hélas ! votre clémence.

INDIENS ET CYMBELINE. GOMEZ ET L'INQUISITEUR.
Ah ! pardonnez à votre fils , | A notre gré tout réussit ;
Son zèle ardent à nous défendre ; | Vascos frémit et Philippe s'aigrit.
Nous sentons nos maux affoiblis , | Il punira cet excès d'insolence,
Par l'intérêt qu'il daigne y prendre.

V A S C O S .

Si l'on est coupable à vos yeux
De plaindre ceux que l'on opprime ,
Je me fais gloire de mon crime ;
Frappez l'ami des malheureux.

PHILIPPE. ARABELLE , et autres.
Un fils ingrat et rebelle | Ah ! pardonnez à son zèle ;
M'ose vanter sa vertu. | Contre un fils tendre et fidèle
On vous a trop prévenu.

P H I L I P P E , à part.

Cachons mon dépit extrême ;
Elle l'excuse , elle l'aime ,
J'en suis trop bien convaincu.

L E S I N D I E N S .

C'en est donc fait , votre colère
Au désespoir livre des innocens :
Vous promettiez d'être leur père ,
Ils voulaient être vos enfans.

P H I L I P P E .

Il est aimé , je suis haï.
Fils trop ingrat , femme infidelle ,
Ma vengeance sera cruelle ;
Malheur à qui m'aura trahi.

I N D I E N S .

P H I L I P P E .

Laissez fléchir votre colère ; | Aux Indiens je servirai de père ;
Daignez , daignez être leur père. | Mais avant tout je veux être obéi ;

E N S E M B L E.

L'INQUISITEUR , GOMEZ.

Je vois se former l'orage
Qui doit bientôt éclater ;
Par le plus cruel outrage
Son fils a su l'irriter.

L E S I N D I E N S .

Il veut concentrer sa rage ;
Elle éclate malgré lui.
Ah ! sans tarder davantage
Fuyons , fuyons loin d'ici.

V A S C O S .

N'attendons pas que l'orage
Sur ma tête soit grossi ;
J'oserai braver sa rage
Et tenter un coup hardi.

A R A B E L L E .

La foudre est dans le nuage ,
Je la vois prêt d'éclater ;
Sur ce terrible visage
Mes yeux n'osent s'arrêter.

MENDOZA ET CYMBELINE.

Grand dieu détourne l'orage
Qui semble nous menacer ;
Sauve Vascos du naufrage ;
Pourrais-tu le délaïsser !

P H I L I P P E .

Non rien n'égale la rage
Dont mon cœur est animé ;
C'est le salpêtre enflammé
Qui veut s'ouvrir un passage.

(*Philippe , Gomez et l'Inquisiteur sortent.*)

La nuit par gradation.

S C E N E I I I .

A R A B E L L E , C Y M B E L I N E , V A S C O S ,
M E N D O Z A , I N D I E N S .

L E C H E F D E S I N D I E N S .

V O I L A donc la justice qu'on rend aux malheureux !

C Y M B E L I N E .

Je vous l'avois bien dit ; c'est un tygre.

V A S C O S .

Ils vont , sans doute , concerter tous les trois quelque nouvelle atrocité. Profitons du moment où personne ne nous surveille. La nuit qui tombe nous favorise.

LE CHEF DES INDIENS.

Que veux-tu faire , bon jeune homme ? quel est ton dessein ?

VASCOS.

Je veux vous suivre , je veux quitter cet infâme séjour.

LE CHEF DES INDIENS.

Tu ne dois point partir , sans l'ordre de ton père ; ta désobéissance justifieroit trop la haine qu'il te porte.

VASCOS.

Veux-tu que je laisse ces prêtres impitoyables boire impunément le sang de leurs victimes ?

ARABELLE.

Voulez-vous qu'on dise que le fils s'est armé contre son père ?

VASCOS.

Je ne désobéis à mon père que pour servir l'humanité ; ne me condamnez point , ma conscience m'absout.

MENDOZA.

Comment braver les vils espions que Philippe a partout ? Ce palais , la ville même en est remplie.

VASCOS.

Serais-je ici plus en sûreté ? N'avez-vous pas observé quels terribles regards Philippe lançoit sur moi ? Fuyons , fuyons. Demain , dans une heure , peut-être , j'aurai perdu ma liberté.

MENDOZA , à part.

Sa crainte , hélas ! n'est que trop bien fondée.

VASCOS.

Eloignez-vous , braves Indiens , retournez au port ; disposez vos felouques , je ne tarderai pas à vous rejoindre.

LE CHEF DES INDIENS.

L'image seule du danger que tu cours, nous détermine à te laisser partir. (*A Arabelle.*) Nous partons, Arabelle, sans avoir vu ton père.

ARABELLE.

Emportez l'assurance qu'il va cesser d'être captif. Demain le sacrifice de ma liberté va lui rendre la sienne.

VASCOS, *aux Indiens.*

Adieu, mes bons amis, adieu. (*Les Indiens sortent.*)

SCENE IV.

VASCOS, MENDOZA, ARABELLE,
GYMBELINE.

VASCOS.

Je vais m'éloigner par l'issue secrète qui conduit de mon appartement aux bords de la mer. (*A Mendoza.*) Toi, reste encore ici quelques instans après mon départ, tu viendras ensuite me retrouver. Adieu, chère Arabelle; puisse le ciel vous accorder le bonheur que je n'aurai jamais.

ARABELLE.

Différez, différez ce départ; peut-être, enfin, Philippe l'approuvera.

VASCOS.

Songez à votre père, oubliez le malheureux Vascos.

(*Vascos remonte la scène et s'appuie sur Mendoza.*)

QUATUOR.

VASCOS.

Je balance, je chancelé,
A l'aspect de sa douleur ;
Et ma tendresse peur elle
Va l'emporter dans mon cœur.

ARABELLE.

Devrais-tu, pauvre Arabelle,
L'arrêter dans ce séjour ?
De tablessure cruelle
Pourras-tu guérir un jour ?

MENDOZA.

Dans cet embarras funeste,
Comment être sans frayeur ?
Qu'il parte, hélas ! ou qu'il reste,
Je n'entrevois que malheur.

CYMBELINE.

Sa raison flotte incertaine
Elle veut et ne veut pas.
O dieu, témoin de sa peine,
Mets un terme à ses combats.

VASCOS.

Adieu, chère Arabelle.
De votre amant fidèle
Gardez le souvenir.

ARABELLE.

Soyez heureux loin d'elle,
C'est le vœu d'Arabelle ;
Puissiez-vous le remplir.

VASCOS.

En dépit d'un tyran, d'un barbare,
Jusqu'au trépas nos cœurs seront un's.

CYMBELINE ET MENDOZA.

Leur faible raison s'égare,
Et je les vois s'attendrir.

VASCOS ET ARABELLE.

Ma foible raison s'égare ;
Malgré moi je m'attendris.

MENDOZA.

Fuyons, fuyons loin de ce lieu.

CYMBELINE ET ARABELLE.

Adieu, Vascos, adieu.

CYMBELINE ET MENDOZA.

Vite qu'on se sépare.
Craignons d'être surpris.

VASCOS ET MENDOZA.

En dépit du barbare,
Nos cœurs seront unis.

(Ils se séparent et s'éloignent.)

SCENE V.

S C E N E V.

M A T A R O S.

(*Il entre par le fond , sur la pointe des pieds ;
l'oreille au guet.*)

J E ne me trompe point , je viens d'entendre des gens qui s'éloignaient. . . . Voici bien le lieu qu'on m'a indiqué pour y attendre au passage ce Mendoza. Je me rends une heure plutôt que dom Gomez ne me l'avoit dit , mais c'est l'inquisiteur qui l'ordonne. Gomez et lui se sont , sans doute , concertés à ce sujet. . . . Quel homme respectable que cet inquisiteur ! Comme il a raffermi mon bras chancelant ! Frappe , m'a-t-il répété plusieurs fois , frappe sans remords , un impie qui ose blasphémer notre divine religion , et qui conspire , avec Vascos , contre la vie du gouverneur. . . . Qu'il périsse ce misérable. . . . J'entends du bruit. . . . Non , personne n'approche. . . . Cachons-nous et prêtions une oreille attentive. On m'a bien assuré que tous les soirs , à cette heure-ci , il traversait cet endroit , pour sortir du palais. . . . Chut !. . . On vient. (*Il se retire dans un coin.*)

S C E N E V I.

M A T A R O S , G O M E Z.

G O M E Z.

I L faut suivre le conseil du père inquisiteur ; cet homme ne lui a pas paru bien décidé. . . . Je vais l'attendre , j'échaufferai son courage , afin qu'au moment de frap-

C

per... D'après l'ordre que je lui ai donné, il ne se doit rendre ici que dans une heure... Allons, bientôt je serai délivré d'un homme que j'abhorre... Le fer d'un assassin va me venger du mépris dont Mendoza m'accable. C'est-là que Mendoza va recevoir la mort.

M A T A R O S.

C'est lui, c'est Mendoza.. Approchons doucement.

G O M E Z.

Je savoure déjà tout le plaisir de la vengeance.

M A T A R O S.

Frappons. (*Il le frappe d'un poignard.*)

G O M E Z.

Ah! malheureux!....

M A T A R O S.

Reçois le prix de tes forfaits. (*Il le frappe encore, jette son poignard, et se sauve.*)

SCENE VII.

G O M E Z, seul.

GRAND dieu! quelle épouvantable justice!... Je paie un assassin et c'est moi qu'il immole!... Souveraine bonté, j'implore mon pardon!... Ah!.. Ah!..

SCENE VIII.
G O M E Z, M E N D O Z A.

M E N D O Z A, traversant le vestibule.

V O I L A mon ami hors du palais, veuille le ciel favoriser sa fuite; paraissons chez Arabelle, pour ne donner aucun ombrage.

G O M E Z , *se plaignant.*

Ah ! . . .

M E N D O Z A .

J'entends des cris plaintifs.

G O M E Z .

Je me meurs.

M E N D O Z A .

Cette voix ne m'est pas inconnue.

G O M E Z .

Dieu clément, pardonnez-moi.

M E N D O Z A .

Approchons. Parlez, qui êtes-vous ? Dieu ! c'est Gomez ! . . .

G O M E Z .

Où, c'est votre ennemi, qui meurt du coup qu'il vouloit vous porter.

M E N D O Z A .

Que dites-vous ?

G O M E Z .

Le ciel vous protège et vous venge.

M E N D O Z A .

Vous vouliez m'ôter la vie ; n'importe, je dois tâcher de conserver la vôtre. Je vole vous chercher du secours.

G O M E Z .

Ce soin est inutile, ma dernière heure est arrivée.

M E N D O Z A .

Quel est votre lâche assassin ?

G O M E Z .

Le premier inquisiteur.

M E N D O Z A .

O ciel !

C'en est fait. GOMEZ.

J'apperçois des flambeaux. On vient à nous. MENDOZA.

Je me meurs. GOMEZ.

SCENE IX.

LES MÊMES, PHILIPPE, L'INQUISITEUR, SUITE.

L'INQUISITEUR, *dès la coulisse.*

Vous allez voir, par quelle issue, votre fils est sorti du palais.

A moi, à moi! MENDOZA.

PHILIPPE.

D'où partent ces cris? Avançons... O ciel! que vois-je? Gomez mourant! Et vous, Mendoza, seul avec lui.

MENDOZA.

Je traversais le vestibule, ses gémissemens ont frappé mon oreille.

PHILIPPE.

A vos pieds, un poignard encore sanglant!

MENDOZA.

C'est moi que l'on soupçonnerait! Parlez, Gomez; nommez votre assassin.

GOMEZ, *avec effort.*

C'est... le...

L'INQUISITEUR.

Je frémis....

MENDOZA.

Ah, dieu ! sa voix expire . . . Indiquez le coupable ; soulevez la main de son côté. (*A l'Inquisiteur.*)
Demeurez ; pourquoi vous éloigner ?

L'INQUISITEUR.

Je ne m'éloigne point.

MENDOZA.

Gomez, Gomez ? . . . Hélas ! sans vie. (*On emporte Gomez.*)

PHILIPPE.

C'est vous, Mendoza , qui êtes le coupable , tout vous accuse ici.

MENDOZA.

Moi , le coupable !

PHILIPPE.

Oui , malheureux , c'est toi.

MENDOZA.

J'aurais commis un tûche assassinat ! Non ; malgré la haine qui vous anime , non , vous ne le croyez pas.

PHILIPPE.

Mon fils et toi , vous détestiez Gomez. Tu n'es resté dans ce palais que pour accomplir ton projet exécutable.

MENDOZA.

Dieu tout puissant !

L'INQUISITEUR.

Ta main dégoûte encore du sang qu'elle a versé.

MENDOZA

O comble d'horreur ! c'est toi qui m'accuse ! Mais , si je suis le coupable , pourquoi , en vous appercevant , n'ais-je pas pris la fuite ?

L'INQUISITEUR.

Il n'était plus en ton pouvoir de t'échapper sans être vu.

MENDOZA.

Je disais à Gomez de nommer son assassin , de l'indiquer d'un geste.

L'INQUISITEUR.

Tu avais bien remarqué qu'il ne le pouvoit plus.

PHILIPPE.

Qu'on me délivre de l'aspect de ce meurtrier ; je l'abandonne à la rigueur des loix.

MENDOZA.

Je puis périr votre victime , mais à son tour la justice céleste prononcera sur vous. (*On l'emmené.*)

SCENE X.

PHILIPPE, L'INQUISITEUR, SUITE.

PHILIPPE.

C'est lui dont les conseils ont excité mon fils à suivre ces Indiens.

L'INQUISITEUR.

N'en doutez pas.

PHILIPPE.

Je confondrai vos projets , audacieux conspirateurs : mais , on ne vient point ; Vascos se serait-il échappé ? n'aurait-on pu l'atteindre ?

L'INQUISITEUR.

Voici dom Juan ; vous allez être instruit.

SCENE XI.

LES MÊMES, JUAN, ET QUELQUES OFFICIERS.

PHILIPPE.

Eh bien ! mon fils ?...

JUAN.

Il va bientôt paraître ; nous l'avons arrêté , comme il gagnait les bords de la mer , par ce chemin couvert que vous aviez ordonné de garder.

PHILIPPE.

A-t-on également arrêté les envoyés Indiens ?

JUAN.

On est à leur poursuite ; mais je doute qu'on parvienne à les atteindre.

PHILIPPE.

Ils pourraient m'échapper !

JUAN.

Aussi-tôt que Vascos s'est vu entouré , il a voulu mettre en pièce une lettre qu'il portait sur son cœur ; nous l'avons promptement arrachée de ses mains : la voilà.

PHILIPPE.

Une lettre qu'il portait sur son cœur... Elle est d'Arabelle. (*Il lit par syncope.*) « Infortuné Vascos... » va , malgré le tyran... nous serons réunis dans la nuit des tombeaux.

FINALE.

PHILIPPE.

Coupable fils ! femme trop criminelle !
Les voilà donc certains mes trop justes soupçons
Ils se jureraient une amour éternelle ?

Ah! je serai vengé de tant de trahisons;

Je punirai ta perfidie,

Audacieux Vascos,

Où tous les deux au gré de votre envie ;

Vous serez réunis dans la nuit des tombeaux ;

Je ne suis plus amant ni père ;

Je n'écoute que ma fureur.

Vengeance! elle est trop nécessaire

Au besoin de mon cœur.

(A Juan.)

Qu'à mes yeux, à l'instant, Arabelle paraisse ;

Allez-lui déclarer mes ordres absolus.

(Juan sort avec les officiers.)

Je veux qu'à mes genoux leur vanité s'abaisse,

Et demande un pardon qu'ils ne recevront plus.

Et vous, inquisiteur, vous, mon ami sincère,

Assemblez, cette nuit, au sein de mon palais,

Ce tribunal que je révère ;

Jugés Vascos, punissez ses forfaits,

Vous me verrez soumis à vos divins arrêts.

Je ne suis plus amant ni père ;

Je n'écoute que ma fureur.

Vengeance! elle est trop nécessaire

Au besoin de mon cœur.

L'INQUISITEUR.

J'entends du bruit; ce sont eux qu'on amène;

De leur audace ils vont subir la peine.

PHILIPPE.

Je sens, à leur aspect, redoubler ma fureur;

SCENE XII.

LES MÊMES, VASCOS, ARABELLE,
CYMBELINE, JUAN, OFFICIERS.

(*Vascos et Arabelle entrent chacun par les côtés opposés.*)

ARABELLE, dans le fond.

INFORTUNÉ VASCOS!

VASCOS.

Amante infortunée!

ENSEMBLE } Quelle sera ta destinée!
 } Le ciel sur nous épuise sa rigueur!

PHILIPPE, d'un ton doux, mais concentré.

Approchez avec assurance;
Pourquoi tous deux redouter ma présence?
Laissez la honte au crime; il vous est inconnu.

VASCOS.

J'ai voulu consoler tout un peuple éperdu,
Dont vos rigueurs ont lassés la constance,
Punissez-moi d'un excès de vertu;
Mais à moi seul bornez votre vengeance.

PHILIPPE, à Arabelle, d'un ton hypocrite
et d'une douceur fausse.

Des plus purs sentimens, vous, le rare modèle,
Répondez-moi, vertueuse Arabelle;
Reconnaissez-vous ce billet?

ARABELLE.

Que vois-je? ô ciel!

PHILIPPE, furieux.

Femme trop criminelle,
De votre mort il est l'arrêt.

VASCOS.

La mort ! grand dieu, quelle injustice !
C'est moi, c'est moi qui dois mourir.

ARABELLE.

Vascos n'est point mon complice ;
En s'éloignant, il a voulu me fuir.

VASCOS, JUAN, CYMBELINE.

Il murmure, il frémit,
Du courroux qui l'aigrit ;
Ce malheureux écrit
A comblé la mesure.

ARABELLE.

Je lis sur sa figure,
Le plus sombre dépit ;
Il s'indigne, il murmure,
Ma prière l'aigrit.

PHILIPPE.

Je jure, je jure
De venger mon injure
Sur l'ingrate et sur lui.

L'INQUISITEUR.

Tout me dit, tout m'assure
Qu'il expiera l'injure
Qu'il m'a faite aujourd'hui.

(*Arabelle et Vascos s'approchent de Philippe pour essayer de l'apaiser ; il les repousse avec violence.*)

PHILIPPE.

Je ne suis plus amant ni père ;
Je n'écoute que ma fureur.
Vengeance ! elle est trop nécessaire
Au besoin de mon cœur.

ENSEMBLE.

ARABELLE.

Rien ne peut fléchir sa colère ;
Il nous immole à sa fureur.
La mort ! elle est trop nécessaire
Au repos de mon cœur.

CYMBELINE.

Voyez ce tygre sanguinaire ;
Non rien n'arrête sa fureur.
Du sang ! il est trop nécessaire
A son barbare cœur.

VASCOS.

Dieu tout puissant, sauve Arabelle
Du trépas affreux qui l'attend.
J'implore ta clémence pour elle ;
Son cœur est innocent.

L'INQUISITEUR.

Enfin, c'est à moi qu'il défère
Le soin de servir sa fureur.
Vengeance ! elle est trop nécessaire
Au besoin de mon cœur.

PHILIPPE et GARDES.

La plus effroyable vengeance
Va bientôt éclater sur eux.
Malheur à quiconque l'offense ;
Ils périront tous deux.

(Philippe ordonne aux gardes d'emmener *Ara-*
belle et Vascos, et sort le dernier.

SCÈNE PREMIÈRE.

VASCOS, seul.

Fin du second Acte.

ROMAN

ACTE III.

(Le Théâtre représente l'appartement de Vascos.)

SCENE PREMIERE.

VASCOS, *seul.*

C'EN est donc fait !... les barbares ont ordonné ma mort... Et tu permets, grand dieu ! qu'un vil ramas de prêtres hypocrites... Au nom de l'humanité, au nom d'un dieu de justice et de paix, ils assassinent, ils égorgent des milliers de victimes... ni l'âge... ni le sexe... ni la beauté... Arabelle !... Si du moins avant de se fermer à la lumière, mes yeux pouvaient jouir un instant, un seul instant du bonheur de la voir. Père barbare !... c'est lui qui a provoqué l'arrêt qui me condamne... Un père assassiner son fils !.. Allons, dans une heure, peut-être, Vascos aura vécu... dans une heure !.. A peine commencée, ma carrière est déjà finie. Tout ce qui me fut cher, tout ce qui consola mes jours persécutés, il faut m'en séparer ; des bourreaux viendront m'arracher d'ici pour me conduire... à la mort sur un échafaud... Ah ! dieu !

ROMANCE.

Pour moi le flambeau de la vie
N'aura brillé que peu d'instans ;
Il faut quitter ma douce amie :
Plaignez mon sort tendres amans.
Séjour qu'embellit Arabelle,
Lieux témoins de mes premiers vœux...

Ah! prêt à me séparer d'elle ;
Je brûle encor des mêmes feux.
Déjà l'heure sonne et m'appelle ;
Recevez mes derniers adieux.

Amour, amitié magnanime,
Projets brillants, tout est détruit ;
Tout avec moi tombe et s'abîme
Au sein de l'éternelle nuit.

Des méchans, la haine cruelle,
Me fait subir un sort affreux ;
Bientôt l'amant le plus fidèle
Va pour jamais quitter ces lieux.
Hélas! l'heure sonne et m'appelle ;
Recevez mes derniers adieux.

SCENE II.

VASCOS. JUAN.

VASCOS.

Que me veux-tu, misérable complice de mes per-
secuteurs ?

JUAN.

Je vous apporte un écrit de Philippe.

VASCOS. (*Il lit.*)

» Par pitié pour un père accablé de douleurs,

» Et qui veut pardonner à l'ingrat qui l'offense,

» Vos juges que le ciel établit ses vengeurs

» Révoqueront la fatale sentence,

» Si toutefois, en leur présence,

» Vous abjurez vos coupables erreurs.

» Vous outragiez l'église, il faut à ses ministres

» Promettre solennellement

» De renoncer à vos projets sinistres ;

» Ils ne pardonneront qu'au remord éclatant.

(*En rendant la lettre.*)

Dis-lui que la mort m'épouvante moins que l'op-
probre et la honte. Je la redoute moins que l'infamie

d'un pardon qui me supposerait des crimes. A-t-il pu me croire à ce point dégradé ? Mais , que dis-je ? il sait bien que Vascos ne se souillera point d'une telle bassesse ; et c'est ainsi que sa fausse pitié fait dépendre ma vie d'une condition que je ne puis remplir.

JUAN.

Magnanime Vascos , je vous dois le tribut de mon admiration ; oui , vous connoissez Philippe , vous avez dévoilé sa politique affreuse ; il cherche , en vous immolant , à rejeter sur ses complices , toute l'horreur de ce forfait.

VASCOS.

Quel est donc ce langage ? Quoi , c'est vous , Juan , qui me parlez ainsi ?

JUAN.

Oui , c'est moi que le remord poursuit et que la honte accable ; moi , qui trop long-temps ai servi les projets de ce tyran féroce. Si vous saviez quel nouveau crime il vient de m'ordonner.

VASCOS.

Explique-toi , parle.

JUAN.

Gomez , l'Inquisiteur et lui avaient concerté la mort de votre ami. Vous savez comment le ciel a permis que l'assassin fanatique frappât l'un des complices.

VASCOS.

Eh bien ?

JUAN.

Philippe qui redoute quelque indiscret aveu de la part du meurtrier , m'ordonne de le chercher et de l'ensevelir vivant dans le fond d'un cachot.

VASCOS.

Grand dieu !

JUAN.

Ah ! loin d'obéir à cet ordre barbare , je forme une
entreprise.

VASCOS.

Une entreprise !

JUAN.

Il est temps d'apprendre à ce lâche oppresseur qu'il
existe une éternelle justice.

VASCOS.

Oserais-tu attenter à ses jours ?

JUAN.

J'empêcherai , peut-être , qu'il ne tranche les vôtres.

VASCOS.

La terre entr'ouverte m'engloutisse à l'instant , si
je ne punis moi-même le meurtrier de mon père.

JUAN.

Lui , votre père ! il en a perdu le caractère auguste :

VASCOS.

Le fils qui se venge d'un père est toujours criminel :

JUAN.

Laissez-moi accomplir mon projet ; laissez-moi vous
sauver.

VASCOS.

Que vas-tu faire ? Arrête , je veux mourir avec ma
vertu.

SCENE III.

LES MÊMES, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Où courez-vous , dom Juan ?

JUAN.

Je me rendais auprès de vous.

PHILIPPE, à demi-voix.

Allez, sur le champ, remplir l'ordre que je vous ai donné; assurez-vous de cet homme à quelque prix que ce soit. (*Juan sort.*) Fils ingrat et sur qui ma tendresse verse encore des larmes, osez envisager celui dont la clémence ne veut que pardonner.

VASCOS.

On pardonne aux coupables, et je suis innocent.

PHILIPPE.

Apprenez à me connoître; enfin, j'ai fait pour vous ce que ma lettre annonce: mes prières, mes larmes ont fléchi vos juges; ils vont bientôt paraître; il ne tiendra qu'à vous...

VASCOS.

S'il faut m'humilier, n'attendez rien de moi.

PHILIPPE.

Je les vois qui s'avancent. Mon fils, ne soyez point implacable à vous-même.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'INQUISITEUR, MOINES
DE L'INQUISITION.

L'INQUISITEUR.

DÉFENSEURS de la foi, vous à qui l'église a confié un ministère auguste, vous avez signalé votre zèle par un exemple éclatant de justice, en condamnant un jeune audacieux qui se livrait, sans pudeur, à ses projets impies. Si cependant il ne fut qu'égaré par des conseils perfides, si la corruption n'a point flétri son cœur, qu'il confesse et abjure hautement ses erreurs,

et

et nous lui promettons que les ministres des vengeances
du ciel ne seront plus que les organes de sa clémence.
Répondez , Vascos , répondez à vos juges.

V A S C O S .

Vous, mes juges ! moi, vous répondre... Eh bien, oui
je vous répondrai, je vous accablerai de la vérité.
Parle, homme pervers, je te permets d'interroger
l'homme de bien.

L'INQUISITEUR.

Vous êtes l'ennemi de notre auguste religion.

V A S C O S .

Je ne suis l'ennemi que des scélérats qui voilent,
d'un manteau sacré, leur bassesse et leurs crimes.

L'INQUISITEUR.

Vous ne respectez point les dogmes de la foi catho-
lique.

V A S C O S .

Je ne respecte point les mensonges grossiers que
l'ignorance ou l'hypocrisie accrédite. J'honore l'Eter-
nel en me servant de ma raison, puisqu'elle est son
cuvrage.

L'INQUISITEUR.

Vous avez témoigné pour Rome et son pontife le
plus profond mépris.

V A S C O S .

Veux-tu que je respecte Rome, dont la politique
affreuse ensanglanta la terre? Veux-tu que je croie
son pontife le représentant de Dieu même, lui, dont
l'existence accuse la nature et dégrade l'humanité?

L'INQUISITEUR.

Vous êtes d'intelligence avec les Indiens rebelles.

D

V A S C O S.

Je suis d'intelligence avec tous ceux qu'on opprime.

L'INQUISITEUR.

Vous les avez excités à ne point souffrir, parmi eux, l'autorité du saint office.

V A S C O S.

Et plût à Dieu, qu'il fût en mon pouvoir d'anéantir ce monument affreux.

L'INQUISITEUR.

Vous entendez ses horribles blasphèmes.

V A S C O S.

Tigre altéré de sang, il n'est pas loin, peut-être, le jour où toi, tes complices, ton tribunal infâme, vous serez tous anéantis.

L'INQUISITEUR.

Tranquille avec ma conscience, je ne m'allarme point de vos imprécations.

V A S C O S.

Ta conscience ! elle a déjà commencé ton supplice. Va, s'il est des forfaits que l'éternel justice ne puisse point absoudre, ce sont les tiens, ce sont ceux d'un juge corrompu qui traîne à l'échafaud d'innocentes victimes.

L'INQUISITEUR.

Je ne condamne que ceux dont l'audace impie s'attaque à l'Eternel.

V A S C O S.

L'Eternel te dévoue à une mort terrible : c'est en frappant tes pareils qu'il est jaloux de proclamer son existence : tu périras chargé de la malédiction du peuple que tu trompes, et des familles que tu livras au désespoir.

L'INQUISITEUR.

Je brave vos folles menaces.

VASCOS, avec violence.

Tu périras, te dis-je ; ta tête tombera sous le glaive des lois ; et cet instant sera marqué par les transports sublimes de la publique joie.

L'INQUISITEUR.

C'en est trop, vengeons le ciel ; punissons l'audacieux qui nous braye. Qu'à l'instant même on le mène à la mort.

VASCOS.

Barbares, faites plus encore , soyez vous-même mes bourreaux ; déchirez, dévorez votre victime, étonnez l'univers par de nouveaux forfaits.

(On entend un bruit de guerre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN GARDE.

LE GARDE.

Aux armes, Philippe, aux armes ! Mendoza échappé de sa prison, a rassemblé les amis de Vascos ; il arrive à leur tête, avec les Indiens qu'on croyait éloignés. Il anime, par ses discours, le peuple qui balance et qui, peut-être, va s'unir aux rebelles.

PHILIPPE.

Ils paleront cher leur audace. Marchons contre eux. (Aux gardes.) Gardes, vous me répondez de Vascos sur vos têtes.

(Il sort avec l'Inquisiteur, les moines et les gardes, qui sont sensés rester au dehors.)

SCENE VI.

VASCOS, *seul.*

PHILIPPE, peut-être, va tomber sous leurs coups!... mes malheureux amis succomberont peut-être?... cruelle alternative!... Pourquoi vouloir m'arracher au trépas, quand sur la terre l'infortune m'accable!... Grand dieu! sauve mon père... Que dis-je? ne dois-tu pas protéger l'innocence? Oui, tu puniras le crime. N'est-il pas temps, enfin, que ces hommes de sang qui répandaient par-tout la terreur et la mort, l'éprouvent à leur tour? On avance vers ces lieux... on vient à moi... Quel est, hélas! le sort que l'on me prépare... Ciel! que vois-je? Arabelle.

SCENE VII.

VASCOS, ARABELLE.

VASCOS.

AVEZ-VOUS pu pénétrer jusqu'à moi!

ARABELLE.

L'or a vaincu la résistance des satellites du tyran. Jettée par son ordre au fond d'une prison, bientôt lui-même est venu m'en arracher; mais qu'il n'attende rien de sa fausse clémence, je sens que l'abhorrer est un besoin pour moi. Apprends, apprends, infortuné Vascos, que tes amis s'efforcent vainement de pénétrer dans ce palais; Philippe arrête leur courage. L'Inquisiteur promet, conjure, menace au nom de la di-

vinité , et le peuple incertain , jusqu'alors immobile , est prêt à se ranger du parti du tyran.

V A S C O S .

S'il apprend que son fils a pu jouir , à son heure dernière , du bonheur de vous voir , tremblez qu'il ne devienne inexorable.

A R A B E L L E .

Et que m'importe sa rage ? Rien ne peut plus me forcer de m'unir au barbare ; mon père est libre.

V A S C O S .

Qu'entends-je ?

A R A B E L L E .

Le généreux soldat qui le gardoit , ainsi que votre ami , touché de mes larmes , vaincu par mes instances , les a mis tous deux en liberté et s'est enfui avec eux ; Qui peut donc m'empêcher de te suivre au tombeau ?

V A S C O S .

Vivez , pour que Vascos ne meure pas tout entier. J'emporte la consolante idée que mon image ne s'effacera point de votre souvenir. Oui , chère Arabelle , quand ton âme attendrie se rappellera ces courts instans , ces instans délicieux où nous pleurons ensemble ; dis alors à toi-même : il est là ; il entend mes soupirs , il recueille mes larmes. Ah ! puisqu'il est vrai que dans la moitié de son être , l'homme échappe au néant , oui , j'y serai , l'esprit de ton amant l'environnera , ne te quittera plus.

A R A B E L L E .

Quelle chimère offres-tu à ce cœur désolé ! L'illusion finit où finit l'espérance. Vascos , il ne te reste que peu d'instans ; n'attends pas qu'un bourreau te saisisse

pour te traîner à l'échafaud ; disposons de nous-mêmes ,
mourons avec ce front serein que porte l'innocence.

V A S C O S .

Il suffit de ma vie pour assouvir la haine de mon
père ; je lui pardonne , imite mon exemple.

A R A B E L L E .

Lorsqu'il t'immole à sa fureur jalouse , je prostituera
rais ton amante aux caprices de ce barbare ? Arabelle
serait la récompense du plus noir forfait ! Que ses pro
jets soient anéantis ; qu'il ne lui reste que l'opprobre
de les avoir conçus : je mourrai la première ; reçois
de moi l'exemple du courage.

V A S C O S .

Tu dois te conserver pour ton malheureux père.
Dieu te défend d'attenter à toi-même ; respecte son
ouvrage.

A R A B E L L E .

N'a-t-il donc animé la faible créature que pour le
barbare plaisir de l'accabler de maux ?

V A S C O S .

Tes larmes tariront , tu retrouveras cette paix...

A R A B E L L E .

Homme faible , ton amante plus généreuse ne t'im
pose point l'obligation de vivre ; je ne t'ordonne point
d'essayer de fléchir le courroux de ton père , d'implorer
la pitié de tes vils assassins ; meurs , puisqu'il faudrait
devoir tes jours à l'infamie , mais n'empêche pas qu'Ara
belle te suive.

V A S C O S .

Arabelle...

A R A B E L L E .

Mourons , mourons ensemble , ne nous séparons plus.
(*Vascos l'empêche de se poignarder.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, MENDOZA, LES INDIENS.

MENDOZA, *dès l'entrée en dehors.*

MALGRÉ vous, vils esclaves, nous sauverons Vascos, osons nous frayer un passage. (*Il entre.*) Suis-nous, Vascos, ou périssons les armes à la main.

SCENE IX.

LES MÊMES, MOINES, SOLDATS, PEUPLE.

L'INQUISITEUR, *à Mendoza.*

TU périras, malheureux, de la mort des brigands. Soldats, qu'on le désarme. Et vous, audacieux Indiens, vous que la clémence de Philippe renvoyait impunis, vous fûtes les complices des crimes de Vascos; vous le suivrez à l'échafaud.

LE CHEF DES INDIENS.

Nous rougirions de lui survivre; la mort est pour nous moins affreuse que l'aspect d'un monstre tel que toi.

ARABELLE.

Nous voilà rassemblés; jouis d'un plaisir bien fait pour ton âme; j'unis mon sort à celui de Vascos: frappe à la fois tes victimes.

L'INQUISITEUR.

Habitans de Goa, le sang de votre gouverneur, du malheureux Philippe, vous demande vengeance.

VASCOS.

Qu'entends-je ?

L'INQUISITEUR.

Il est mort en combattant pour la cause du ciel; soyez toujours ardens à la défendre; exterminiez les

ennemis de notre culte : si vous cédez au mouvement d'une fausse pitié, Dieu vous contemple, c'est sur vous-même qu'il ferait retomber le poids de sa vengeance.

V A S C O S.

Ce langage atroce ne vous suffit-il pas pour démasquer l'imposteur ? C'est lui dont les conseils ont égaré mon père et l'ont conduit à une fin terrible. Sachez encore, sachez tous que Gomez a péri sa victime ; Gomez en mourant l'a nommé son assassin.

L'INQUISITEUR.

Philippe a lui-même surpris, dans les mains de Mendoza, l'instrument homicide. J'en atteste le ciel, Mendoza est le meurtrier de Gomez, et Vascos est son complice.

S C È N E X E T D E R N I È R E.

LES MÊMES, JUAN, MATAROS.

J U A N.

LE voilà le meurtrier de Gomez.

L'INQUISITEUR, *à part.*

Je suis perdu !...

J U A N.

Amis, ordonnez qu'il s'explique ; il va vous révéler le plus affreux mystère.

M A T A R O S.

Vénérable Inquisiteur, pardonnez un crime involontaire ; vous m'aviez ordonné d'immoler Mendoza...

L'INQUISITEUR.

Moi, malheureux ! je ne te connois pas.

M A T A R O S.

Daignez me regarder, vénérable Inquisiteur ; c'est

moi que vous chargeâtes, hier au soir, de tuer Mendoza, parce qu'il est hérétique.

L'INQUISITEUR.

C'est un vil imposteur; je ne l'ai jamais vu.

MATAROS.

J'atteste le ciel, vénérable Inquisiteur, que mon dessein étoit de tuer Mendoza. Le cœur et le bras affermi, par vos sages conseils, je courus, en vous quittant, aux lieux où il devait se rendre. Bientôt Gomez paraît; je le prends pour l'hérétique, et je le frappe, hélas! de deux coups de poignard.

L'INQUISITEUR.

Aveugle instrument de mes vils ennemis, penses-tu donc accréditer d'aussi grossiers mensonges?

JUAN.

Lâches hypocrites! le jour de la justice est enfin arrivé. Apprenez que Philippe lui-même m'avait ordonné de précipiter ce malheureux dans le fond d'un cachot; Philippe était le complice de ce moine exécrable.

LE CHEF DES INDIENS.

Quel mystère effroyable!

L'INQUISITEUR.

Amis, Juan vous trompe; repoussez avec indignation cette horrible calomnie.

MENDOZA.

Peuple de Goa, connois-tu toute l'atrocité des brigands dont tu pris la défense? Vois le crime empreint sur leur front ténébreux; venge-toi, venge-nous de leur scélératesse; livrez à la rigueur des loix le moine effréné et ses lâches complices.

L'INQUISITEUR.

Qui de vous oserait porter une main sacrilège sur

Les ministres du seigneur ? Défendez-nous, frappez nos ennemis, je vous l'ordonne au nom du ciel.

LE CHEF DES INDIENS.

Je vous l'ordonne au nom de la nature et de l'humanité ; dérobez-nous l'aspect de ce prêtre inhumain, saisissez ses complices, qu'ils aillent recevoir le prix de leurs forfaits. (*On emmène les moines.*)

Amis, tous leurs crimes vous seront révélés. Plus d'opresseurs d'aucune espèce ; n'obéissons qu'aux loix et n'adorons que l'Éternel.

MENDOZA,

Et vous Vascos...

CHŒUR.

Ne pensez plus à votre père ;
Vous allez enfin sur la terre
Trouver le bonheur et la paix.

VASCOS.

Ah ! laissez-moi pleurer mon père ;
Son trépas me désespère.

MENDOZA et CHŒUR.

Hélas ! il pleure encor son père ;
Son trépas le désespère.
Tous les maux qu'il fit à la terre,
Réparez-les par des bienfaits.

VASCOS.

Oui, oui, par des bienfaits.
Mais laissez-moi pleurer mon père ;
Son trépas me désespère.

ARABELLE, CYMBELINE, MENDOZA.

Ne pensez plus à votre père ;
Vous allez enfin sur la terre
Trouver le bonheur et la paix.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Allons, allons, que tout s'oublie ;
Les méchants sont punis, nous bravons leur courroux,
D'orages quelquefois ils sèment notre vie ;
Mais le jour reparait et plus pur et plus doux.

Fin du troisième et dernier Acte.



